

Dominique Laurent
Philippe La Sagna

L'insondable du couple parental
Les BB d'Hollywood

L'INSONDABLE DU COUPLE PARENTAL

Dominique Laurent

Comment vous dire que le couple qui m'a le plus passionnée, intéressée, convoquée, brûlée, à l'exception de celui que je vis, n'est d'aucune célébrité de l'écran, du théâtre, de la littérature ? Il est plus modeste, connu de moi seule et de mes frère et sœur. C'est celui de mes parents et de leur odyssee étrange. J'en ai témoigné dans la procédure de la passe ; j'ai transmis la longue dessiccation qu'opère la psychanalyse sur la passion parentale. Lacan lui-même, dans une de ses Conférences nord-américaines, trouvait bien étrange que les analysants ne parlaient finalement que de papa et maman. Depuis, rien dans son fond n'a changé, sinon pour ceux que le couple parental n'intéresse en rien, et c'est une condition ordinaire.

Que veut dire la passion parentale ? En un premier sens, elle est celle qui noue le désir, l'amour, le sexe et l'énigme de sa venue au monde dans le tourment de l'Histoire. À l'époque de l'au-delà de l'Œdipe, nous n'en sommes plus à la vénération de la tragédie œdipienne. Nous pouvons néanmoins apprécier combien les faits et gestes, les dire, quelques fois épiques, quelques fois comiques, quelques fois énigmatiques ou angoissants de ceux dont le désir nous a engendré, relèvent au combien du raté du rapport sexuel ou, comme le disait Lacan dans une formule difficile à faire passer, du fait que nous sommes « le produit de la fausse couche du désir de vos parents ». Cette formule reprend, à l'envers de Freud, la question de l'enfant comme objet et non plus comme idéal. Une fois que cette phrase a été énoncée, comment se passionner pour les couples de fiction dont nous sommes abreuvés depuis les versions les plus idylliques aux versions les plus hard ? Nous restons passionnés par toutes sortes de fictions. Au-delà de la capture par l'image, par le verbe, par l'écrit, il y a des

LE COUPLE DONT ON S'ÉPREND

Camilo Ramirez

SANS DOUTE CE PREMIER TEMPS marqué par la surprise, voire par le recul, chez ceux à qui nous avons demandé de laisser glisser leur plume afin de dévoiler les raisons de leur passion pour un couple, constitue l'indice que cette nouvelle chronique du Blog s'ouvre sur la bonne voie : celle qui permet de cueillir d'une façon inédite ce qui palpite au cœur du lien nouant des parlêtres voulant cheminer à deux un laps de temps, parfois une vie. Dans une série de quatre numéros, des psychanalystes consentent à livrer ce qui du mystère liant un couple captive et résonne pour chacun, dans une zone où ce qui paraît très lointain s'avère résolument extime. Chaque auteur a accepté de tenter de bien dire en quoi il est concerné par la façon *sui generis*, unique, dont ce couple qui le touche, qu'il soit célèbre ou très proche, s'accommode de l'exil du rapport sexuel. Couples dépareillés, asymétriques ou dissonants, nous verrons en quoi ces huit analystes semblent préférer, à l'adoration du rapport sexuel, les modalités du lien à deux se risquant à prendre acte de la distance irréductible qui git au sein des passions les plus brûlantes, des liens les plus resserrés.

► captures imaginaires identificatoires dans lesquelles les couples ne sont que le relais des discours qui ont spéculé sur le rapport sexuel en tant qu'il est présent, qu'il existe. C'est l'adoration du rapport sexuel qu'il y aurait. Tout le monde en rêve. Il y a tout un registre d'œuvres qui, au-delà de la fascination, explore ses impasses, ses restes.

S'il fallait citer deux œuvres par lesquelles je suis encore passée récemment et qui m'ont fascinée, je citerais l'admirable livre d'Amos Oz, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, et le troublant, sidérant *Désert rouge*, de Michelangelo Antonioni.

Le premier pourrait s'inscrire dans le récit freudien de l'enfant aux prises avec des parents – et spécialement une mère – rescapés de la Shoah trouvant refuge en Israël en des années tourmentées. Sans entrer dans la richesse des commentaires que l'œuvre peut susciter, je dirais que le couple mère-fils m'a captivée. Face à l'énigme de la dépression et du suicide maternel, l'enfant interroge tous les discours. Cet enfant jouait avec sa mère à inventer des histoires « qui n'avaient rien à voir avec des contes d'enfant », dont il se répétait la nuit



« tremblant de peur et d'excitation [...] à mi-voix [certains mots] chenu, sénile, décrépité, canonique, croulant », et qui sont restées gravées dans sa mémoire. Cet enfant, qui a baigné dans les langues, la littérature, la poésie depuis son berceau, et dont les mots l'ont frappé de façon

indélébile, n'a jamais cessé depuis de raconter des histoires pour en faire une œuvre et traiter l'insondable du couple parental. C'est le reste a.

Le désert rouge est d'une autre nature. Ici pas de récit qui renverrait à une quelconque narration qui mettrait en scène les parents, la génération. Pas vraiment d'histoire, mais la dérive d'une femme dans un couple où vraiment rien ne fait couple. Ici pas de glorification fusionnelle de

l'Un. Ce qui aspire n'est pas le scénario avec ses possibles identifications. Ce qui aspire ce sont les usines de Ravenne et ses couleurs. C'est l'objet a. C'est à partir de lui que tout s'organise. C'est sous son regard que le couple gesticule et pâtit. C'est ce regard de l'usine qui m'a aspirée. Une façon de faire couple.

D. L.

Photo : Amos Oz et ses parents, en couverture de son livre, *Une histoire d'amour et de ténèbres* (Gallimard).

LES BB D'HOLLYWOOD

Philippe La Sagna

Je ne dirais pas que Lauren Bacall et Humphrey Bogart me passionnent. Ils me plaisent parce qu'ils sont désassortis, et c'est comme ça qu'ils font la paire. Parce que dans un couple le combat doit aussi être à l'extérieur, ici, dans la fiction, le combat est contre la guerre, le fascisme, la maladie, la connerie, le malaise du genre humain. À l'intérieur du couple, la lutte n'est plus qu'un jeu qui rappelle que dehors ce n'en est plus un. Pour saisir *Le port de l'angoisse*, il faut penser à l'autre couple présent dans la fiction du film et dans son combat. Voilà un couple qui montre que le non rapport c'est du sérieux ; il en naîtra un amour qui ne fait qu'y suppléer. Pourquoi me plaisent-ils donc tant ? Parce que je suis né dans les années quarante.

Bacall / Bogart. BB et Bébé donc, et c'est bien ainsi que Humphrey Bogart appelait sa jeune conquête, Lauren B., âgée de dix-neuf ans à l'époque où elle le rencontre pour tourner *Le port de l'angoisse*. Elle est une très jeune fille et elle doit jouer le rôle d'une femme « aussi arrogante » que Bogie, selon le mot de Howard Hawks. Les bébés, Bogart savait ce que c'était puisqu'il servait de modèle à sa mère un peu rude et peintre célèbre de délicieux bambins aux boucles blondes illustrant livres et magazines au tournant du siècle. Chez cette mère suffragette et éprise de tradition, un baiser était ►

► « un événement ». Bogart est pourtant devenu le « Maud Humphrey Baby » ! Chez Bacall, l'Œdipe ce n'est guère mieux : son père tourne définitivement le coin de la rue en voiture quand elle a six ans, et elle se retrouve en internat à huit ans. Pourtant, venus de milieux différents, Bacall et Bogie seront très bien élevés, mais froidement, et ils voudront toujours jouer la comédie.

Bogart, le fils de Hollandais plutôt chic, est tombé raide amoureux des yeux verts de Lauren (en réalité Betty Joan Perske) du Bronx, et de ses pommettes qui résumaient pour lui « toute l'Europe centrale ». Bacall était aussi fascinée que terrorisée par le rôle et l'homme avec qui elle devait jouer dans *To have and have not*. Elle s'était entraînée à avoir une voix grave, pour ne surtout pas paraître ce qu'elle était lors du tournage du *Port de l'angoisse* : « I was a new young thing and was scared to death. »

Pour que sa tête ne tremble pas comme le reste de son corps pendant les prises, elle inventa le fait de pencher sa tête en avant et de lever les yeux vers son partenaire : le look était né, il allait devenir son nom et sa marque.

S'ils flirtent dans ce film, Bogart et Bacall y jouent surtout comme des enfants. Je crois que ce qui est essentiel dans ce couple, c'est bien sûr une élégance, mais aussi le fait qu'être deux suppose de savoir jouer et de jouer. Tout se passe dans un indéfinissable entre une scène qui se réalise et une réalité amoureuse qui devient scène de film sans que l'on sache ou commence l'un et où finit l'autre, sans que l'on sache si c'est Slim (elle) et Steve (lui), ou Lauren et Bogie dont-il s'agit : « Our relationship strengthened on screen and involved us without our even knowing it. »¹ Mais avant tout ils étaient des enfants qui jouaient, dans tous les sens du terme, ce et ceux qu'ils n'avaient pu être enfants. Hawks, un peu jaloux, a pu dire de Bogart : « Bogey fell in love with the character she played, so she had to keep playing it for the rest of her life. »² Et Bacall s'amusait à faire

la femme : « It was pretty funny, my playing this woman of the world, this know-it-all, experienced sex-pot. »³ Le jeu n'allait hélas pas durer très longtemps, ce qui évoque la chanson du film *Who knows ?*.

On a beaucoup épilogué sur la fonction de ce couple « impeccable » à une époque où semble régner la guerre des sexes.

Bogart et sa précédente femme Methot, surnommés « the battling Bogarts », formaient un couple déchiré de disputes et d'alcool qui sert d'arrière-fond au tableau. Il y a à la fois quelque chose de purement érotique et de curieusement peu sexuel dans ce couple de cinéma.

Lacan cite, dans « La Chose freudienne », l'épisode d'*Un drame bien parisien*, d'Alphonse Allais. Dans cette nouvelle, un couple en perpétuelle dispute se retrouve au même bal masqué, bien décidé à mettre en évidence les incartades de l'autre

sur les indications de missives dénonciatrices et croisées. Enfin seul, l'homme avec son épouse déguisée en pirogue met bas le masque et arrache celui de sa femme : « Tous les deux poussèrent, en même temps, un cri de stupeur, en ne se reconnaissant ni l'un ni l'autre. Lui ce n'était pas Raoul. Elle ce n'était pas Marguerite. Ils se présentèrent mutuellement leurs excuses, et ne tardèrent pas à lier connaissance à la faveur d'un petit souper, je ne vous dis que ça. »⁴

Parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, on ne fait couple qu'en inventant les semblants qui le permettent. Alors on est toujours autre, plus que deux et avec l'autre. Après Bacall et Bogie, les couples ne seront plus jamais les mêmes. S'il n'y a plus d'amour sans roman, il n'y aura plus de couple sans un film. Ensuite viendra le temps du meurtre, mais c'est une autre histoire, celle de la « série » où l'arrière-plan n'est plus amour / désamour mais vie / mort.

P. L. S.



1. Bacall L., *By Myself*, Jonathan Cape LTD, Londres, 1979, p. 97.

2. Meyers J., *Bogart : A life in Hollywood*, Fromm, New-York, 1997, p. 168.

3. Bacall L., *By Myself*, op. cit., p. 104.

4. Cf. Allais A., « Un drame bien parisien », *À se tordre*, Flammarion, Paris, 2002.